

Il m'est encore impossible de chanter, mais j'écris

Jovette Marchessault

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marchessault, J. (1980). Compte rendu de [Il m'est encore impossible de chanter, mais j'écris]. *Jeu*, (16), 207–210.

faut pour faire un bon spectacle. Il nous faut être généreuses et simples pour redécouvrir calmement nos possibilités enfouies sous les mensonges qu'on nous a racontés sur nous.

Je viens d'écrire un spectacle intitulé *On a peur mais on part pareil* avec mon amie Louise Portal. Vous dire l'intensité, la vérité, l'humour, la profondeur que nous avons vécues dans cette création commune! La création au féminin, quelle joie difficile, quel bonheur ardu!

Je porte mes mots en mon ventre rond, et je suis fermement convaincue que notre pauvre planète a besoin de la parole des femmes pour retrouver son souffle et ses sources. Je ne suis plus gênée de parler, car on a besoin de mes mots. Parce que ce sont ceux d'une femme. Je ne suis plus gênée de parler, quand ma souffrance est trop grande, je ne peux qu'en accoucher. Et je parlerai de ma souffrance en riant au nez du premier qui me dira que les femmes n'ont pas d'humour. Les femmes sont drôles, poètes, émouvantes et créatrices, car telle est leur nature. Et je sais que mes mots ont une saveur et une couleur particulière une fois par mois. Mes mots sont rouges et féconds. Mes mots ont des «e» à toutes leurs finales. Ils parlent de paix et de sexe. Ils parlent d'amour et d'échange, mes mots portent des bigoudis et ça me fait rire!

Parce que les femmes ont dû toujours comprendre, les enfants, le mari, les amies, elles connaissent la nature humaine; elles sont donc très près du théâtre. Elles portent et élèvent les enfants, elles connaissent la vie, elles portent le théâtre en elles de toute évidence.

sylvie prégent, mai 80

il m'est encore impossible de chanter, mais j'écris

C'est en tant que féministe et dramaturge que je veux répondre aux questions de *Jeu*. En les débordant un peu, peut-être réussirai-je à les insérer dans une réponse plus globale.

Comme il y a si peu de femmes dramaturges à travers le Québec et encore moins de femmes dramaturges s'identifiant féministes, je pense que de parler déjà de nos conditions de travail est un peu prématuré. Ces conditions pourront sûrement être déterminées dans un futur rapproché, mais il me semble que, là comme ailleurs, elles iront du difficile à l'insupportable à travers des rapports de force, des rapports sado-maso, du chantage et toute la panoplie des vieilles peurs ou des fantasmes qui encombrant les consciences des deux sexes.

Depuis deux ans, au Québec, nous assistons à une brusque émergence de femmes écrivant pour la scène: en mai 80, le Théâtre Expérimental des Femmes pouvait organiser un festival de créations de femmes qui dura trois semaines. Même s'il est plus ancien, un même phénomène existe parallèlement aux États-Unis: durant la dernière décennie, plus de 200 pièces ayant pour auteures des femmes furent publiées. Il est vrai que la tradition théâtrale des femmes américaines ne date pas d'aujourd'hui puisque, entre 1916 et 1969, 125 pièces furent écrites par des femmes noires et que, dans son antho-

logie, Rachel France cite les noms de soixante-quinze femmes dramaturges contemporaines¹. Et la majorité de ces femmes s'identifient comme féministes. Ce qui n'est pas tout à fait le cas au Québec...

Alors, pourquoi cette brusque éclosion de femmes écrivant pour le théâtre au Québec? Que ce soit ici ou bien aux États-Unis, il est certain que le mouvement féministe est à l'origine de cette poussée, de cette prise de parole des femmes dans les lieux publics devant la masse vivante des êtres humaines, humains.

Depuis plusieurs années, à travers un long cheminement où le féminisme a la première place, il m'est souvent arrivé de penser que le théâtre était le lieu que je cherchais: un lieu public, politique, un lieu de prolifération de tous les possibles, possibles des corps, des mots, des images et, surtout, de la représentation non-falsifiée de la culture des femmes. Par culture des femmes, j'entends l'ensemble de nos inventions, de nos visions, de nos émotions, de nos aspirations et notre mémoire.

Le théâtre est sur la place publique, cette place où nous avons été si souvent convoquées, quelquefois seules, avec nos enfants. Pas pour y être entendues, encore moins écoutées. Entre le XIII^e siècle et la fin du XVII^e siècle, dix millions de femmes furent brûlées sur les places publiques. Les pieds broyés des chinoises, les mutilations génitales faites aux africaines, les veuves de l'Inde sur les bûchers, les femmes pauvres, cobayes des compagnies pharmaceutiques, ça aussi c'est sur la place publique... *The show must go on*; ça fait partie du spectacle!

1. France, Rachel, *A Century of Plays by American Women*, New-York, Richards Rosen Press, Inc., 1978, p. 150.

Depuis que je suis alphabétisée, je n'ai pas encore regardé, entendu, lu une pièce du théâtre officiel où on me prêterait des motivations qui sont les miennes. Sur la scène publique et politique, je suis parlée dans et par les successales multiples de la misogynie universelle, qu'elle soit hétérosexuelle ou homosexuelle. Même chez les plus grands: Shakespeare ne décrit que la lignée mâle, Brecht se prend pour une bonne mère, Artaud est sa propre mère-père-fils. Les dramaturges masculins perméables aux femmes sont monnaie rare. Au Québec, Michel Tremblay, Jean-Claude Germain aussi, quelquefois, se rendent dans les lieux où nous survivons en tant que refoulées de l'Histoire. Les autres se contentent de nous traverser, au fil de l'épée, nous annexant, amassant du territoire.

Depuis deux ans, j'écris pour le théâtre. J'ai fait ce choix. Mon arme, c'est l'historicisation: une pratique politique de l'Histoire, de *notre Histoire*. Je chercherai, je trouverai, je me souviendrai, car j'ai déjà appris, par d'autres femmes, que nous avons découvert le feu, la circulation du sang, que nous avons inventé les arts de la poterie, du tissage, de l'agriculture, de la médecine des herbes, de l'astronomie, de la musique sorcière, de la danse, de la sculpture, de la peinture, de la magie. Que nous avons fondé les premiers centres culturels, les premières cours...d'amour. Même le camembert! Oui, c'est une femme qui en a inventé la recette.

J'écris pour le théâtre et je continuerai parce que je veux opérer au plus sacrant la retrouvaille de toutes mes mémoires perdues à déperdre! Parce que je refuse que tout ce que nous avons découvert, inventé, soit tellement oublié et trafiqué que ça ne fasse plus partie du monde. Parce qu'il nous faut, nous aussi, un lieu où nous pourrions nous imaginer sans perte. Que les comédiennes, les actrices



(Photo: Francisco Hidalgo).

aient autre chose à jouer que des rôles dénigrants, mystifiants, débiles. Les femmes dramaturges créeront de nouvelles images de femmes de tous les âges, ni bouffonnes, ni matrones.

Depuis deux ans, j'ai beaucoup écrit pour le théâtre² et, en tant que femme dramaturge, je n'ai pas encore de problème de diffusion. Mais... en tant que peintre, sculpteure, je sais ce que c'est d'être interdite d'images, rendue invisible dans ma collectivité. (Mais il est vrai que les femmes artistes tiennent rarement un discours sur leur art; le silence a de quoi séduire l'élite.) En tant que romancière, je connais le refus du manuscrit, la censure. Mais le pire, c'est l'auto-censure, la censure que je me fais encore, la censure qui me mange la langue, qui m'explose dans la face, me noue les tripes, emprisonnant le geste d'écrire, de dire. J'imagine que je ne suis pas la seule à vivre cela parmi les femmes dramaturges d'ici ou d'ailleurs! Mon tremblement — la montagne tremblante, c'était moi — quand je me suis identifiée publiquement, politiquement, historiquement, littérairement, lesbienne. Être «celle qui se nomme en inaugurant un nouveau rapport à soi et aux autres»³. Cela, et ne plus vivre internée dans le mensonge, coupée de soi et des autres.

Il y a quelque temps, j'apprenais que souvent dans les salles d'accouchement les placentas étaient soigneusement récupérés et vendus à prix fort par les hôpitaux à des fabricants de produits de beauté... Ce que nous écrivons sera sûrement récupéré parce que la société absorbe toutes les idées minoritaires. Mais je pense qu'en même

temps elle sera obligée de nous assimiler et je souhaite, de toutes mes forces, qu'elle le fasse au cœur d'une dialectique vivante!

J'ai quarante-deux ans, un corps fatigué par trop de travaux forcés. Je suis née pauvre, fille aînée d'Alice et de Roger, nées pauvres, elle aussi, lui aussi, avec comme héritage la peur de la misère noire et des terreurs de nulle part qui nous viennent de partout. Mais je me dis souvent, je me le redis tous les jours à travers l'écriture, qu'il ne m'est plus possible de vivre encore longtemps au terrifiant couloir du patriarcat. Ni moi, ni les autres, toutes et tous les autres! Après tout, comme l'écrivait d'une façon intensément vraie Super-vielle: «C'est le temps inoubliable où nous sommes sur la Terre».

jovette marchessault, juillet 80

2. *Les vaches de nuit* (1979), *la Saga des poules mouillées*, (1980), *la Squawtach, une des histoires des pays d'en bas* (1980), *la Terre est trop courte*, *Violette Leduc*, projet de théâtre avec Luce Guilbeault (1980). (N.D.L.R.)

3. Ouellette-Michalska, Madeleine, dans le cahier «Culture et Société», *le Devoir*, 28 juin 1980.